

DES  
TEXTES  
POUR  
SE  
SOUVENIR

Châteauroux 1951-1967, c'était l'Amérique !



**Témoignages** d'acteurs  
de l'époque recueillis par  
les élèves de 1<sup>ère</sup> ES du ly-  
cée Sainte-Solange, avec  
l'écrivain Jean-Paul Jody et  
l'association littéraire  
"Tu Connais la Nouvelle ?"

**En 1951, dans le cadre des accords de l'OTAN, les Américains choisissent Châteauroux pour y implanter la plus importante base aérienne de l'US Air Force en Europe.**

*L'importance de sa mission et de ses installations en fera une structure exceptionnelle. Le site accueille jusqu'à 8000 américains. La ville explose démographiquement et économiquement. Un lycée international est créé, des boîtes de nuit ouvrent, des jeeps et des voitures américaines envahissent les rues. De quoi bouleverser une ville de 40.000 habitants, certes préfecture de l'Indre, mais figée dans un urbanisme, un mode de vie, une économie datant du début du 20ème siècle. Travail, vie quotidienne, différence des mentalités, loisirs... la cohabitation entre Américains et Français durera 17 ans et marquera profondément la vie des Castelroussins.*

*L'association littéraire «Tu connais la nouvelle ? » (St Jean de Braye - 45) a souhaité cette année créer des moments d'écriture autour du thème de la mémoire américaine encore vivante à Châteauroux.*

*L'écrivain Jean-Paul Jody a participé à ce travail d'écriture avec la classe de 1ère ES de Daniel Bernard, professeur d'Histoire-Géographie, et Angélique Moreau, documentaliste, au lycée Sainte-Solange. Les lycéens ont rencontré des témoins-acteurs de l'époque dont ils ont retranscrit les souvenirs et anecdotes. Vous pouvez lire ici ce travail de mémoire ainsi qu'une nouvelle de Jean-Paul Jody. Les photographies qui illustrent le recueil ont été aimablement prêtées par Yves Bardet.*

*La médiathèque Equinoxe, les Archives municipales ont souhaité valoriser ces textes, et ceux de l'atelier d'écriture animé par Gérard Laplace à l'EMBAC, au cœur d'une exposition évoquant cette période américaine telle qu'elle a été vécue dans la ville et dans les familles. L'exposition « Châteauroux 1951-1967, c'était l'Amérique ! » s'est déroulée du 9 juillet au 1er octobre 2011 à la médiathèque Equinoxe.*

*Elle a bénéficié du concours précieux de l'association AECBA (Association des Anciens Employés Civils de la Base Américaine), de l'agence régionale Centre Image, d'Anice Clément documentariste, de Pierre Remérand historien et de nombreux et généreux prêteurs.*

## LA VIE QUOTIDIENNE

Châteauroux à l'heure américaine, un rêve éveillé	8
Une invasion pacifiste	9
Corned Beef	9
La nourriture américaine	10
Le regard américain sur la France	10
Le trafic	10
Le tabassage	11
Pour un chewing-gum	11
Mon premier jean	11
L'a méricain, un être imprévisible et original...	12
Une jeunesse à Châteauroux	13
Les fées	14
Contraste	14
Témoignage de Monsieur Pierre Remerand	15

## LES LOISIRS

« Il ne pouvait rien nous arriver »	18
Le bal	18

## LE TRAVAIL

Les nouveaux casiers	20
L'économie	20
Sur la base	21

## LITTLE BOY 22

Par Jean-Paul Jody



*L'aventure américaine à Châteauroux, toujours présente grâce aux archives, garde encore toute sa vivacité chez les anciens. Mais pour combien de temps ? Les lycéens sont allés interroger la mémoire de ceux qui ont vécu cette épopée. Ils ont réveillé les souvenirs, récolté les mots, les impressions. Plus que de l'Histoire, on trouvera ici des odeurs, des couleurs, des goûts, des sons : l'âme d'une époque.*

*Ce recueil est le fruit d'une rencontre entre deux générations.*

*Nous remercions tout particulièrement les élèves (Marie-Ange Ahnoux, Blandine Ballandras, Méline Boutin, Xavier Cotteblanche, Ludovic Daddou, Adeline Desbois, Marion Devineau, Théau Fourrier-Hernaes, Thibaud Gablin, Nassim Makhloufi, Benjamin Moulin, Marie-Emmanuelle Pinon, Alice Romain, Louis Touresse, Amalia Vanacker et Paul Vanneste) et les témoins (Mesdames Thabault-Zaepfel, Coiffé, Ferrari, Berrier et Messieurs Remerand, Prot, Lanlard, Coiffé) d'avoir travaillé ensemble et d'avoir su trouver les mots.*

*Jean-Paul Jody*

LA  
V I E

QUOTIDIENNE

## ■ Châteauroux à l'heure américaine, un rêve éveillé

*D'après un témoignage de Madame Simone Thabault-Zaepfel,  
interviewée par Marion Devineau, élève de 1ère ES au lycée Sainte Solange*

Même si je n'ai pas fréquenté directement les Américains, je suis en mesure de dire que leur arrivée a été pour moi, comme pour beaucoup de Castelroussins, une bouffée d'espoir et d'oxygène, après une période de guerre empreinte de douleur. J'étais soulagée de savoir que plus rien ne pouvait nous arriver, et qu'après tant de peur, on allait enfin pouvoir vivre heureux. C'était extraordinaire. De plus, cette invasion permettait de relancer le commerce castelroussin, à l'époque peu développé, et de créer un nombre considérable d'emplois. Tous les matins, on voyait affluer des cars remplis de personnes venues des quatre coins de la région dans le but de travailler. Les Américains faisaient preuve d'une très grande organisation. La Martinerie représentait une sorte de petite ville indépendante, recensait des tailleurs, des bottiers, des coiffeurs, ainsi qu'une grande surface, où l'on trouvait de tout : le « PX ».

Je me souviens, entre autres, de ces trafics de cigarettes et de bas nylon qui s'effectuaient à la base aérienne. On demandait à nos amis de nous rapporter telle taille de bas, telles cigarettes ; en bref, on s'arrangeait. C'était pour moi l'occasion de découvrir des habitudes de vie et des comportements nouveaux. Mais les différences que l'on pouvait constater entre Français et Américains n'entraient en rien les échanges mutuels : au contraire, tout le monde fraternisait. C'est également à cette période que j'ai découvert le jazz américain, genre musical dont je suis encore folle aujourd'hui. Je garde aussi en mémoire l'étonnement que suscitaient chez moi tous ces avions. On allait route de Déols, les voir décoller, en famille. C'était une promenade dominicale, et malgré le bruit assourdissant, on appréciait le spectacle. Quand j'y repense, toutes les filles étaient en extase devant ces grands Américains, bien taillés, et impeccablement vêtus d'uniformes beiges. Les femmes d'officiers étaient, il est vrai, elles aussi, très bien habillées. Ces belles femmes s'inspiraient de la mode française, et nous nous inspirions de la leur, de la même façon. Par contre, les Américains avaient tendance à boire beaucoup, surtout les soirs de permission, où les jeeps de la « M.P. » et leurs hommes aux casques blancs ramassaient les soldats écroulés sur les trottoirs, mais ce n'est qu'un détail comparé à tout ce qu'ils ont pu nous apporter. J'ai ressenti une grande déception lors de leur départ, puisque cela retirait du travail à beaucoup de personnes. C'était synonyme de désastre pour Châteauroux et sa région, et nous en avons bien conscience.

## ■ Une invasion pacifiste

*D'après un témoignage de Madame Thabault-Zaepfel,  
interviewée par Méline Boutin, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Le débarquement de ces premiers américains était pour moi une « invasion pacifiste », et je n'ai pu qu'en conserver de bons souvenirs. Je me rappelle encore ce premier contact que j'ai eu avec eux : c'était dans la rue, le jour où j'ai vu leurs immenses voitures défilé devant moi ; elles étaient toutes de couleurs criardes et extravagantes « vert anis, pistache, rose pimpant ». Par la suite, j'ai été étonnée par l'allure des femmes conduisant ces berlines. Elles se promenaient à Châteauroux avec des bigoudis, ce qui n'était pas dans nos coutumes locales.



## ■ Corned beef

*D'après un témoignage de Madame Thabault-Zaepfel,  
interviewée par Méline Boutin, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Je me souviens aussi avoir eu l'envie de goûter le fameux « corned beef » américain, mais j'ai vite compris que l'éloge fait à la cuisine française était bien justifié. Il y avait aussi un restaurant qui s'était créé : « Joe's » (il existe encore de nos jours, 23 Rue Ledru-Rollin, 36000 Châteauroux). Pour certains, ceci pouvait être vu comme des découvertes culinaires, mais je n'ai pas vraiment apprécié. Selon moi leur cuisine utilisait beaucoup trop de sauces. Les Américains ne menaient pas la vie comme nous, eux mangeaient beaucoup le matin « breakfast » et peu le midi contrairement à la coutume française qui était un café le matin et le midi un repas bien consistant.

## ■ La nourriture américaine

*D'après un témoignage de Monsieur Coiffé,  
interviewé par Thibaud Gablin, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Les Américains avaient une façon de manger très spéciale, au menu : hamburgers, cake avec fromage et confiture. Pendant les pauses, c'était les ouvriers américains qui payaient aux ouvriers français le café... Enfin, toujours avec trop d'eau et pas assez de café !



## ■ Le regard américain sur la France

*D'après un témoignage de Monsieur Coiffé,  
interviewé par Thibaud Gablin, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Les Américains trouvaient que les villes et villages étaient tous les mêmes : mairie, église, école. Pour eux, la France c'était Lafayette et Napoléon ... mais De Gaulle n'était pas aimé.

## ■ Le trafic

*D'après un témoignage de Monsieur Coiffé,  
interviewé par Thibaud Gablin, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

La manne américaine arrivait en abondance alors que la France de l'époque manquait encore de tout, cela occasionnait forcément quelques trafics. A Paris, des caméras, appareils photos ont été retrouvés sur le marché aux puces. Ils portaient encore le numéro de série de la base américaine de Châteauroux ...

## ■ Le tabassage

*D'après un témoignage de Pierre Remerand,  
interviewé par Ludovic Daddou, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Un après midi, nous nous promenions à Châteauroux, tandis que l'on se rapprochait de la gare, on entendit un boucan infernal en provenance du quai. Curieux, on s'est mis en marche en direction de l'agitation. Un homme ivre troublait l'ordre public. En avançant plus près on vit un uniforme de l'US NAVY, c'était un militaire américain. Un policier français non loin, lança un appel à la Military Police pour les prévenir de l'incident. Quelques minutes plus tard une voiture de la police américaine arriva en trombe, gyrophares allumés, et s'arrêta à l'entrée de la gare. Trois policiers descendirent, coururent vers le soldat et se mirent à le rouer de coup sauvagement. Tout le monde fut surpris et choqué d'une telle violence produite sur un homme, en public. Ensuite les policiers s'en allèrent comme si de rien n'était et laissèrent le soldat allongé, en sang.

## ■ Pour un chewing-gum

*D'après un témoignage de Pierre Remerand,  
interviewé par Ludovic Daddou, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Sur le chemin de l'école, je m'amusais avec mes amis, comme à notre habitude. Lorsque nous arrivions au passage pour piétons, on s'arrêtait et nous laissions passer les Chevrolet, Cadillac et autres voitures des Américains pour obtenir en contrepartie un paquet de chewing-gum, que l'on adorait, et qu'ils nous jetaient de leur fenêtres pour nous remercier.

## ■ Mon premier jean

*D'après un témoignage de Pierre Remerand,  
interviewé par Ludovic Daddou, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Le jour de mes onze ans, j'obtins de la part d'un locataire américain très généreux, mon tout premier jean tout droit importé des Etats-Unis. Je fus très heureux et fier de le porter. A l'école je fis des envieux, tous mes camarades m'en demandaient.

## ■ L'Américain, un être imprévisible et original...

*D'après un témoignage de Madame Ferrari  
interviewée par Blandine Ballandras et Marie-Emmanuelle Pinon, élèves de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

La nuit était noire. Je rentrais chez moi après une journée de travail et m'apprêtais à traverser le Pont du Bief quand je vis se dresser devant moi la silhouette imposante d'un homme étrange. Je ne suis pas de celles qui s'effrayent d'un rien. Cependant, la démarche inquiétante de cet Américain à la jambe et au bras raidis, zigzaguant et vacillant dans une rue déserte et sombre, n'était pas pour me rassurer. Il prenait plus que la largeur du trottoir. Je pensais qu'il devait être ivre mort. Une peur soudaine envahit tout mon être. Je voulais traverser pour passer le plus loin possible de lui. Mais je n'en fis rien, m'efforçant de garder mon sang-froid. Et nous nous croisâmes sans problème.

Quelques jours plus tard, je le rencontrai de nouveau dans la rue, il avançait avec cette même allure branlante. Lui n'avait évidemment aucun souvenir de notre précédente rencontre. Mais cela ne l'empêcha pas de me saluer avec une irréprochable politesse, commune à tous les Américains, en me disant : « S'cuze me. »

Au point de vue vestimentaire et politesse, les Américains se montraient irréprochables. Leurs officiers prenaient grand soin de donner aux autorités françaises une image positive. Cependant, il fallait bien que, quelque peu dépaysés en France, terre étrangère, ils se retrouvent entre eux pour parler de la mère patrie. Ils se retrouvaient dans des cafés, où ils buvaient en discutant. Il n'était pas rare alors de voir une Jeep s'arrêter, ramasser les soldats qui n'étaient plus présentables et les emmener à la base. Tout cela pour ne pas ternir la belle image américaine.



## ■ Une jeunesse à Châteauroux

*D'après un témoignage de Jean-Claude Prot,  
interviewé par Adeline Desbois et Xavier Cotteblanche, élèves de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

L'adolescence reste à jamais gravée dans la mémoire de chacun. Mais la mienne m'a d'autant plus marqué qu'elle s'est déroulée durant la présence des Américains à Châteauroux. A l'époque j'avais 13 ans, c'était en 1960. Je venais de m'installer à la cité des Grands-Champs avec ma mère chez mon oncle faute de moyens. Ma mère ira alors travailler chez les Américains. En échange ils lui donneront des vêtements, et lui rendront quelques services, bien appréciés chez nous qui étions pauvres.

A cette époque, Châteauroux était une ville vivante, avec une ambiance formidable. La ville regorgeait d'activités. Les Américains avaient implanté leur mode de vie.

Il y avait aussi beaucoup de night club comme le Crazy Bar, le Crossroad, Chez Lily, Lysbac Club, Gimmys, La Grenouillère, Sheily... Mais je n'y ai jamais mis les pieds. J'étais trop jeune pour ce genre d'endroits. Par contre je partageais certaines activités avec les américains. Par exemple, on se prenait pour des cascadeurs en faisant des tours de moto tous les jeudis.

Cependant les jeunes Américains ignoraient un peu les jeunes Français. Les adultes avaient des relations par obligation, principalement des relations de travail. Très peu d'entre eux partageaient des moments amicaux en dehors du travail.

Les Français étant plus pauvres que les Américains. Ma mère et moi faisons parfois des actes peu réglementaires, mais qui valent le coup d'être précisés. Nous, les jeunes, nous allions sur les étendages des familles américaines et on leur dérobaient du linge. Nos mères pouvaient ainsi nous coudre des nouveaux vêtements à nos tailles. Une fois, avec un copain, je m'étais amusé à voler les rangers que des gradés américains avaient mis à sécher devant leur porte.

Avec les Américains, on a découvert toutes sortes de choses, comme la glace Pepsi. Cette glace coûtait 25 cents. On avait appris par cœur une phrase pour se la procurer: «give me Pepsi cola please !» car on ne la trouvait que dans leurs magasins. On a aussi connu le « Bois de sapin » grâce aux Américains, un lieu où l'on découvrait l'amour avec certaines de nos amies...

Quand ils sont partis, j'ai été très triste, comme la majorité des Castelroussins d'ailleurs. Beaucoup d'emplois ont été supprimés avec la fermeture de la base. Les Américains ont apporté beaucoup de choses à Châteauroux, et je tire un bilan positif de cette période. Aujourd'hui, je côtoie toujours quatre familles américaines que je fréquentais à l'époque grâce au travail de ma mère.



## Les Fées

*D'après un témoignage de Madame Berrier,  
interviewée par Théau Fourrier-Hernaes et Paul Vanneste, élèves de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Comme tous les soirs, je rentrais de l'école, en passant devant les bars américains, aux noms aussi variés qu'incompréhensibles. Il y avait le Cross road, le Moon Blues ou encore le Crazy Bar... Des soldats américains fumaient leur Winston assis en terrasse et je leur demandais, comme d'habitude, s'ils pouvaient m'offrir ce bonbon à mâchouiller si particulier. Avec l'anglais rudimentaire que j'avais appris à l'école, je parvenais à articuler : « Chewing-gum please » et avec un grand sourire, ils m'offraient une de ces petites dragées blanches.

C'est à ce moment que je l'ai aperçue. Elle était là, face à un bar, la « Fée Verte ». Une grande et belle dame, vêtue d'une longue robe étincelante à strass vert, et aux yeux couleur émeraude. Depuis l'arrivée des Américains, de nombreuses femmes habillées en robe, toutes pomponnées et maquillées, étaient apparues dans le quartier et déambulaient près des bars. Mes parents les appelaient « les fées », je ne savais pas vraiment pourquoi. Je fixais bouche-bée la Fée Verte, ma préférée parmi toutes les fées, que je voyais de temps à autre devant le Crazy Bar. Un homme d'âge mûr, à l'air respectable, probablement un gradé américain, tourna au coin de la rue, dans une magnifique berline américaine noire. Il s'arrêta à quelques mètres, enleva une bague de son doigt, repartit, puis s'arrêta de nouveau devant la Fée Verte, l'interpella, lui parla quelques instants. Puis la Fée monta dans sa voiture, et ils s'en allèrent tous les deux... Je ne compris que plus tard la signification de cet étrange rituel.



## Contraste

*D'après un témoignage de Madame Berrier,  
interviewée par Théau Fourrier-Hernaes et Paul Vanneste, élèves de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Enfant, lors de la présence américaine à Châteauroux, j'ai été marquée par la façon dont ces militaires et leurs enfants détonnaient dans le paysage castelroussin.

En effet, après leur arrivée, en se promenant à certains endroits, la différence était frappante : des garçons, les cheveux en brosse, portant jeans, T-shirts, vestes de base-ball, des filles avec leurs petites robes et leurs barrettes colorées... Les femmes me paraissaient très élégantes, vêtues de robes serrées à la taille, de pantalons corsaires... Elles me faisaient penser à Marilyn Monroe, avec leurs lunettes de soleil. Les hommes, eux, étaient le plus souvent parés de leurs uniformes.

Le contraste était visible même à l'école. Les Américains n'ayant pas de classe maternelle, leurs enfants allaient dans la même école que les Français. Ils mangeaient pendant la classe des choses qui étaient à mes yeux des denrées exotiques : des barres chocolatées,

du pop-corn... Au lycée de jeunes filles, des échanges linguistiques avaient lieu deux fois par semaine, et des filles américaines venaient assister aux cours. Je me souviens avoir chanté en anglais sans même comprendre un seul mot. Et puis il y avait ces bus scolaires, jaunes pimpants, bien différents de nos vieux véhicules berrichons...

Noël à Brassioux, c'était aussi quelque chose. Là encore, les maisons américaines contrastaient, toutes décorées, brillant de mille feux... C'était une véritable attraction pour nous autres français. Tant de lumière, de couleurs...

Pour moi, c'était un bouleversement que l'arrivée de ces militaires et de leurs familles, nous permettant de nous faire une idée plus précise d'une Amérique tant rêvée et fantasmée.



## Témoignage de Monsieur Pierre Remerand

*interviewé par Amalia Vanacker élève de 1ère ES au lycée Sainte Solange*

J'ai été en contact direct avec les Américains durant toute mon enfance puisque mes parents leur louaient une partie de notre maison. J'étais alors assez jeune, 6 ou 7 ans. La plupart des Américains qui passaient étaient des couples avec leurs enfants. Mais notre toute première locataire représentait quelque chose de totalement insolite pour moi, je n'avais jamais vu ça : « une femme noire ». Cela ne me dérangeait pas du tout, n'allez pas vous imaginer de fausses idées, hein, mais c'était la première personne de couleur que je rencontrais et j'avoue que c'était assez surprenant.

Les Américains apportaient une sorte de joie, de renaissance à cette France abîmée et à la tristesse de Châteauroux.

C'était un peu comme l'arrivée des Colons dans les pays du sud de l'Amérique, des gens venus d'un autre monde avec toutes sortes d'appareils extraordinaires, voitures, nourritures et appareils ménagers de toute sorte ! J'ai été particulièrement frappé de leur avance, surtout de ces grands vaisseaux de 8 mètres dans lesquels ils se déplaçaient, c'était juste gigantesque ! Ils appelaient ça des Chevrolet, au début des années 50, on n'avait jamais vu ça !

Je ne sais pas si c'est moi qui me fais des idées, mais j'ai l'impression que les tous premiers Américains étaient plus sociables, plus sympathiques, ils avaient une grande curiosité pour nous petits Français et ils cherchaient à apprendre notre langue, j'étais flatté. Je me souviens plus particulièrement de la famille Ford, une famille vraiment

attachante avec qui mes parents se sont liés d'amitié, on recevait des cartes de vœux, des cartes pour les anniversaires ...

Je me rappelle aussi que ma grand-mère appréciait tous ces Américains, et avec une grande volonté et joie, malgré son âge avancé, elle n'a pas hésité une seconde à ressortir les vieux bouquins d'Anglais au fond du placard.

Mais mon meilleur souvenir, enfin, mes meilleurs souvenirs, c'était les cadeaux. A chaque anniversaire j'avais un jouet que personne n'avait, j'étais si fier et j'en profitais. Quand j'étais petit, ma passion c'était l'astronomie ! Et le jour où j'ai eu ce magnifique télescope j'ai bien cru que ce n'était qu'un rêve, après je ne le décrochais plus ! J'étais vraiment gâté, mes amis étaient jaloux et d'ailleurs les voisins de mes parents nous enviaient.

Je faisais aussi la collection de timbres, les Américains m'en apportaient de tous les pays du monde. J'ai en ma possession un coffret qui de nos jours coûte plus de 3000 euros. Et la nourriture, ça aussi c'était quelque chose, poulet, beurre salé, petits gâteaux hollandais, cake à l'Américaine... Mais ce que je préférais c'était ces drôles de céréales qu'ils mangeaient au petit déjeuner, les flocons d'avoines, ça oui j'en raffolais ! Ils croulaient tellement sous la nourriture ces Américains, on voit qu'ils n'avaient pas beaucoup vécu la guerre ! Ce gâchis, un tel gâchis que parfois j'allais fouiller discrètement dans leur poubelle et je ramassais quelques trucs.

Les Américains avaient tendance à boire beaucoup d'alcool, enfin j'en croisais souvent qui ne marchaient pas bien droit. Et quand cela arrivait à l'oreille de la Military Police, ça chauffait pour eux, une fois j'ai assisté à une de leurs descentes ... Je vous dis pas, j'ai été effrayé, ils venaient pour un Américain saoul, ils l'ont tabassé, vous connaissez la méthode Américaine, c'est le bâton ! J'ai bien cru qu'il allait y passer le pauvre gars.

Oh et puis, pendant cette époque, il y avait Gérard Depardieu, c'était un bon ami Gérard, il a bien profité de tous ces trafics de cigarette et compagnie, les Pall Mall surtout, ah Gérard c'était un vrai blouson noir, mais bon moi je ne le suivais pas, j'étais sage, puis mes parents m'interdisaient de le fréquenter de toute façon.

Ah vous les jeunes, vous passez votre temps à en mâcher, nous à l'époque, les Chewing-Gum c'était rare ! Un jour, dans un geste de politesse, j'ai laissé la priorité au « grand vaisseau » d'un Américain, et là je vois un paquet de ces fameux chewing-gum tomber de sa fenêtre, j'étais si heureux, le chewing-gum c'était quelque chose ...

Tellement de bons souvenirs, je ne crois pas en avoir de mauvais, peut être un si, un jour alors que ma mère se baladait tranquillement sur un trottoir, une grosse voiture, avec encore une fois un conducteur saoul, a failli l'écraser. Il n'avait sans doute pas vu le trottoir étant donné l'état dans lequel il se trouvait. Tout le monde était affolé, criait, hurlait, mais il y avait plus de peur que de mal.

On ne peut vraiment pas comparer ce Châteauroux-là à celui d'aujourd'hui, ma foi j'ai pris un tel plaisir à le raconter, à chaque fois c'est comme si je revivais un peu ces moments intenses de mon enfance pleine de bonheur.



## « Il ne pouvait plus rien nous arriver »

*D'après un témoignage de Madame Thabault-Zaepfel,  
interviewée par Méline Boutin, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Je me rappelle encore de ces journées passées à l'aérodrome de Déols. Nous allions voir les avions défiler devant nos yeux ébahis. Un bruit incessant nous assourdissait, mais c'était une promenade en famille que nous aimions faire. Toutes ces nouvelles habitudes nous donnaient un train de vie bien plus attrayant, et apportaient au Berry un cachet plus important qu'auparavant. Les Américains apparaissaient comme un soulagement, une bouffée d'espoir, « il ne pouvait plus rien nous arriver » ; on appelait ça le rêve américain à l'époque. Ils m'ont aussi fait découvrir le jazz américain avec l'orchestre Glenn Miller, j'en étais folle, cette découverte m'a accompagnée toute ma vie, ainsi que le cinéma qui était une grande nouveauté pour moi avec la belle Audrey Hepburn.

J'aurais aimé faire plus ample connaissance avec les Américains. Ils nous ont apporté une vie tranquille avec plus d'agrément, Châteauroux était devenu une ville attractive. Des magasins de nouveautés se créaient dans les coins de rues, et les loyers devenaient de plus en plus hauts, c'était un apport d'argent important pour la ville. Les officiers qui habitaient jusqu'à 50 km aux environs, venaient travailler à la base. A l'époque il y avait davantage de travail, la vie paraissait plus simple que maintenant, c'était toute ma jeunesse et je ne peux l'oublier...



## Le bal

*D'après un témoignage de Madame Coiffé,  
interviewée par Alice Romain, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Les dimanches, ma mère m'emmenait au bal. Vêtue de ma robe bleue, je m'apprêtais à passer un agréable moment. Il y avait un orchestre de noirs américains, avec une trompette, une batterie... C'était la première fois que j'en rencontrais. Un soldat m'a proposé de danser avec lui. La barrière de la langue m'intimidait, alors j'ai refusé. Tous les Américains étaient en tenue militaire mais cela ne les empêchait pas de boire de la bière et du whisky !

Cet après-midi-là, alors que mon amie et moi nous nous amusions bien, une bagarre éclata entre deux Américains. On nous expliqua que l'un d'eux s'était vu refuser une danse par une Française qui avait, par la suite, accepté l'invitation du second.

C'est alors que la police militaire américaine, débarquant en Jeep, intervint pour apaiser les tensions.

## ■ Les nouveaux casiers

*D'après un témoignage de Monsieur Coiffé,  
interviewé par Thibaud Gablin, élève de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

A la Martinerie, le magasin dans lequel étaient entreposées les pièces d'avion avait reçu de nouveaux casiers. Avec un chariot-élévateur (un engin pas très courant à l'époque), un ouvrier français avait malencontreusement reculé dans ces casiers neufs. Sous l'effet du choc et à cause de sa maladresse, il était persuadé de se faire virer... Mais les Américains présents dans le magasin sont allés chercher des camarades pour remettre les casiers en place. Le secret, bien gardé, de l'accident permit au Français de garder son emploi.

## ■ L'économie

*D'après un témoignage de Jean-Claude Prot,  
interviewé par Adeline Desbois et Xavier Cotteblanche, élèves de 1ère ES au Lycée Sainte Solange*

Toute l'économie tournait autour des Américains : la majeure partie des emplois se trouvait sur la base de la Martinerie et les salaires très attractifs ramenaient beaucoup de monde. Par exemple, un homme employé dans un salon de coiffure qui marchait très bien, a quitté son travail pour changer des ampoules à la Martinerie, pour le salaire.

## ■ Sur la base

*D'après un témoignage de Monsieur Pierre Lanlard,  
interviewé par Louis Touresse élève de 1ère ES au lycée Sainte Solange*

M Pierre Lanlard avait 27 ans à l'époque. Il était l'adjoint civil du chef de liaison à partir de 1954, à la Martinerie.

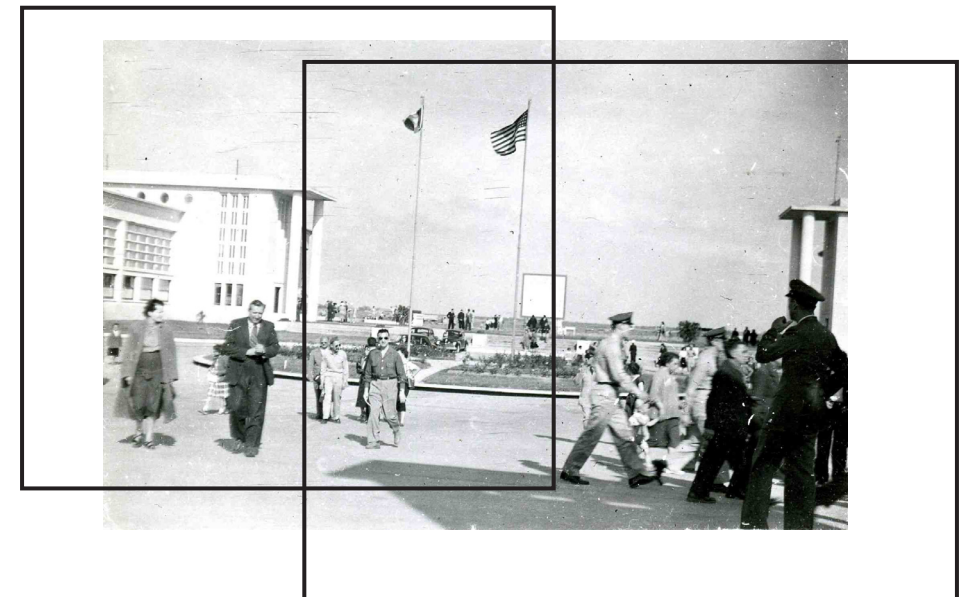
Parmi les choses qui l'ont le plus marqué, il se souvient qu'il y avait des bagarres entre Français et Américains, mais il se souvient surtout que les bagarres se produisaient entre Américains ayant trop bu.

Il nous a aussi raconté que les gardiens de la paix américains et français portaient les uniformes de la police de New York.

Dans la base, il était chargé de gérer le personnel français, c'est-à-dire, gérer les sanctions, les renvois, et les payes ...

Son pire souvenir avec les Américains, fut le pont aérien en 1964, entre l'Amérique et l'Afrique, lors des événements du Congo, car Châteauroux était le relais entre les deux. Ils étaient constamment gênés par le grondement des avions. Ce pont aérien n'avait reçu aucune autorisation du gouvernement français, quand le président Charles de Gaulle apprit cela, il laissa aux Américains un délai de trois ans avant de quitter la France.

Les Américains avaient fait venir des machines pour augmenter la capacité de l'usine de peinture des pièces d'avions à Déols. Mais avant de repartir, on a demandé à des ouvriers français de peindre des drapeaux français sur les machines afin de récupérer un maximum d'entre elles. Ce fut en quelque sorte une course au drapeau !



« Cette nouvelle étant une pure fiction,  
toute ressemblance avec des personnes  
vivantes ou ayant vécu ne serait que le fruit du hasard »

# LITTLE Y BO B

par Jean-Paul Jody

Pour la quatrième fois ce mois-ci, il revient voir sa mère. Un vieux monsieur l'accompagne, qui prétend l'avoir connue. Le fonctionnaire préposé aux archives installe les deux hommes devant l'écran. Les images défilent. Le film ne dure qu'une minute trente. Avec le ralenti, trente secondes supplémentaires. Quand il s'agit de reconnaître sa mère, c'est beaucoup.

La guerre gagnée depuis longtemps, la France peine encore à redresser la tête, et on fait parfois la queue pour des lacets de chaussures. A Paris, la place Pigalle réunit des jeunes gens dynamiques et nerveux qui se donnent des airs importants pour masquer leur désœuvrement. Du haut de leurs trente ans à peine, ils ont quand même traversé une guerre, connu les maquis et les opérations clandestines contre les nazis, alors aujourd'hui, en manque d'action, leurs idées tournent en rond et leurs jeunes muscles se languissent. Après l'exaltation des combats et la Libération de Paris, ceux-là se disent que c'était plus excitant avant. Sous la peinture écaillée de la vieille Traction, un œil averti distinguerait encore les trois lettres FFI. C'est René qui la conduit, chef autoproclamé de leur petite bande, grande tige maigre aux cheveux noirs gominés, beau parleur et vrai branleur, qui s'est juré de ne jamais travailler depuis qu'il a découvert qu'une main armée obtenait davantage de résultats qu'un cerveau, fut-il bien fait. Or, les Allemands partis, les armes sont restées. Et la Traction file bien plus vite que les voitures de la police.

Assise à côté de René, on trouve Yvette. Yvette c'est d'abord une jeunesse, fraîche et toujours joyeuse, et puis une bouche, large et grande comme les aiment les hommes,

dents délicates comme des perles, lèvres goûteuses comme des framboises. Une allure aussi, il faut la voir déambuler sur son trottoir, perchée sur ses talons aiguilles, chignon aux mèches faussement rebelles. Et cet infime déhanchement... non, vraiment, Yvette, c'est pas rien. Côté maturité, par contre, il y aurait à dire. Des idées, certes, un cœur, gros comme ça, mais aussi une boulimie de la vie qui la pousse au pire pour gagner l'amour des hommes. René l'a compris, en a fait sa « gagneuse », selon l'expression du moment. Un peu serveuse au bar la Bohème, elle monte avec le client en goguette si la boursoufflure de son portefeuille en vaut la peine. Sinon c'est le trottoir, ses froidures et même ses engelures comme durant le terrible hiver 54 où elles ont bien cru toutes y passer. René reste au chaud et compte les billets. Les combines malheureuses, ventes de voitures américaines, trafic des surplus de l'armée, ont toutes capoté. La petite bande s'étiole dans les volutes de tabac gris et les vapeurs de ce nouvel alcool appelé whisky.

A deux heures de Paris, les Américains ont choisi Châteauroux pour installer la plus grande base aérienne de l'Otan en Europe. Des kilomètres de hangars stockent le matériel de rechange, débordent de pièces détachées qui alimentent toute l'Europe. Châteauroux devient la porte d'entrée d'une civilisation plus avancée, qui a gagné la guerre et va imposer sa suprématie au reste du monde et, accessoirement, les westerns et le rock n'roll, le Coca-Cola et les hamburgers. La société de demain. Alors on abandonne sa ferme ou son emploi pour vite se faire embaucher à la base et empocher un salaire sans commune mesure avec les tarifs français.

A Paris, René cogite : à raison de cinq mille employés civils qu'il faut rémunérer, cela doit faire un sacré paquet de pognon les jours de paye, non ? D'où vient l'argent ? Qui le transporte ? Ça vaut la peine de se renseigner. Les autres acquiescent. On enverra Yvette.

Les Américains de la base ne sont pas tous mariés, loin s'en faut. Au célibat, ajoutez l'oisiveté, le mal du pays, et de l'argent à ne savoir qu'en faire... Par dizaines, chaque fin de mois, les petites femmes de Paris prennent le train pour Châteauroux. Comme elles, Yvette va se pomponner, investir dans les dentelles et les froufrous. Elle bat le pavé et fréquente les bars. Chaque vendredi soir, à l'heure américaine, Châteauroux sent l'amour. Le dimanche soir elles se retrouvent à la gare pour le train du retour, serrant dans leurs sacs à main le whisky et les cigarettes blondes et dans des recoins plus secrets l'argent gagné aux Américains.

Mais toujours, le cœur perdra Yvette. C'est un dimanche, au bal, un orchestre majoritairement composé de Noirs. Dans son uniforme beige impeccablement taillé, aux plis parfaits, il roule des yeux pour elle en soufflant comme un diable dans sa trompette et lorsqu'il se lève pour un solo plaintif faussement adressé au ciel, même les anges regardent Yvette. My name is John. Quelques week-end plus tard, John la couvre de cadeaux, Yvette fume maintenant des cigarettes blondes au parfum de Virginie, troque ses socquettes blanches pour des bas Nylon, mange des céréales au petit déjeuner, porte des lunettes de soleil en hiver, des robes serrées à la taille ou des

pantalons corsaires. René ne reconnaît plus son Yvette. Mais on progresse. L'argent des salaires des employés de la base provient d'une banque de Moulins. Une camionnette chargée de centaines d'enveloppes fait le trajet Moulins-Châteauroux. L'escorte est minime, presque symbolique.

John prend Yvette à la gare, dans sa Chevrolet rose-bonbon décapotable souple comme un tapis volant, ils sillonnent les routes du Berry, une main de John délicatement posée sur la cuisse d'Yvette, avant d'aller roucouler dans un sous-bois. Il est si doux, sensible, généreux, noir évidemment, cela surprend les passants, mais si gentil, si drôle... Et amoureux. Il devient son prétendant du dimanche. Yvette sirote la vie facile, l'argent et surtout la tendresse. Paris, qui n'en finit pas de cicatriser, et René, toujours à ressasser, deviennent tout à coup beaucoup moins attrayants.

La semaine à Paris, le week-end à Châteauroux, Yvette organise sa double vie. Madame Mathieu a perdu son mari dans un bombardement, elle élève seul ses six enfants, des garçons. Les plus âgés trafiquent avec les militaires de la base, jumelles, appareils-photo et caméras contre du parfum français ou de vieilles pendules trouvées ou volées dans les campagnes environnantes. Derrière la maison, un jardin envahi de capucines et au fond, un petit logement d'une pièce tout juste suffisant pour abriter les amours lumineuses d'un trompette noir et d'une parisienne à grande bouche.

Un matin, à Paris, Yvette est saisie d'angoisse devant son miroir, elle compte les jours, sort le calendrier... John ou René ? Si René est le père, elle devra faire passer l'enfant, et n'aura pas à discuter. Mais si c'est John, et puisqu'il semble l'aimer vraiment, alors peut-être qu'une autre vie est possible. D'autres filles se sont trouvées un Américain avec lequel elles partiront lorsqu'ils retourneront aux USA. Pourquoi pas elle ? Au diable René, Yvette parie sur John et l'Amérique.

John aime Yvette et caresse son ventre arrondi, il veut emmener sa petite Française avec lui aux États-Unis, mais lorsqu'elle évoque l'enfant à paraître, les yeux de John se baissent, sa bouche se pince, et les questions d'Yvette ne trouvent pas leurs réponses. A 8h07, un jeudi de novembre, la tête apparaît, un cri, une sage-femme américaine brandit l'enfant aux yeux de sa mère, et dissipe le doute, le père est John. Madame Mathieu s'offre pour s'occuper de l'enfant, un de plus un de moins, pour l'argent John y pourvoira. Ses fils n'apprécient guère l'arrivée de ce frère en trop qui semble gagner les faveurs de leur mère. Et quelque chose s'est éteint chez John, il ne prend jamais l'enfant dans ses bras, murmure des Little Boy... comme on annonce un désastre, ses sourires sont plus graves, les notes de sa trompette moins légères. Pourtant il a demandé une dérogation pour prolonger son séjour à la base d'encore trois ans. Yvette dit que lorsqu'ils seront tous les trois aux Amériques John finira par s'habituer, néglige un peu l'enfant et consacre ses week-ends à son amant.

Les semaines défilent et bientôt une année, par trois fois déjà, René, sa bande et la Traction se sont postés sur le trajet Moulins-Châteauroux mais face à la camionnette

trop bien gardée n'ont rien pu tenter. Ils ont abandonné l'idée. René croit qu'Yvette a avorté et trouve finalement son compte dans ses allers et retours en terre américaine. Le temps n'en finit pas de passer.

A Châteauroux, l'enfant grandit, élevé par la veuve. Madame Mathieu a de la religion, le soir Petit Pierre fait sa prière, et ajoute une supplique personnelle, « Petit Jésus, s'il te plaît, fait revenir ma maman... » Et ça marche. Chaque vendredi soir, il guette le claquement joyeux des talons hauts sur le trottoir, le bref coup de sonnette à l'entrée, le grincement de la porte, le parfum en premier, puis les bras qui empoignent et soulèvent, le sourire, les câlins et les bisous partout, un petit jouet en plastique, c'est Maman. La tribu des fils Mathieu regarde ces débordements avec agacement, envie aussi. A la maison, la veuve n'a jamais trouvé de temps pour la tendresse, de toute façon ils sont trop nombreux. Puis Maman repart, pour revenir très tard, toujours avec cet homme noir. Dans le petit logement au fond du jardin noyé dans les capucines, la lumière brûle jusqu'à pas d'heures. Petit Pierre sait que sa mère s'y trouve, mais il a interdiction d'aller la déranger. Le nez contre la vitre de sa fenêtre, il guette la lumière et ne consent à s'endormir qu'aux petites heures du matin, quand là-bas la veilleuse s'éteint.

Lorsque Yvette retourne à Paris le dimanche soir – chargée de whisky, cigarettes et argent de John – dans la hâte désordonnée du départ, avec John qui klaxonne dehors parce qu'on est en retard et qu'encore essoufflée et trop parfumée elle tend ses bras, dans la franchise cruelle des enfants, c'est la main de madame Mathieu que Petit Pierre cramponne, et dans les plis de sa vieille robe qu'il enfouit son nez. Yvette dissimule sa peine, se dit que le temps arrangera ça. Avec d'autres françaises candidates à l'exil, elle suit un stage d'adaptation à la vie américaine. Encadrées par des matrones rigoristes et bien-pensantes, elles apprennent un anglais rudimentaire et les bonnes manières U S. Ils seront heureux là-bas tous les trois. De son côté, l'index soulignant chaque mot, John apprend le français et annonce avec application un texte d'Aragon. Il n'est pas certain de tout comprendre mais s'en sort plutôt bien et trouve le poème très beau. Tu sais que c'est un communiste ? sourit Yvette. Les communistes, justement, réclament le départ des troupes US. En ville, certains habitants trouvent que 5000 américains pour 38 000 castelroussins, cela fait trop. D'autres s'insurgent contre cette occupation militaire dans un pays à peine libéré des Boches. Et puis il y a les éternels forts en gueule, les va-t'en-guerre permanents, ceux qui ont raté l'occasion de s'illustrer durant la guerre ou souhaitent se faire pardonner quelque mauvaise conduite et trouvent là une cause à leur pauvre mesure. En 64, le Général de Gaulle se fâche, lui aussi en a marre des Américains. Après tout, que font ces Américains à Châteauroux ? On ne veut plus d'eux chez nous. Les murs de la ville se couvrent d'inscriptions à la peinture blanche, US GO HOME. Les fils de madame Mathieu ne sont pas les derniers à manier le pinceau. La veuve se fait vieille et ne maîtrise plus sa progéniture. Petit Pierre vit cloîtré. Dans le jardin, il court en rond, battant des bras, et vole comme les avions au-dessus de la ville, s'invente une liberté et ruine les capucines. Peu importe, le week-end prochain il

a cinq ans, il patiente en rêvant à des cadeaux. Et voilà qu'au milieu de la semaine une vilaine toux s'empare de la veuve et la cloue au lit. Le médecin n'y peut rien, l'expédie en grande hâte à l'hôpital. Mise à l'isolement. On parle de tuberculose. Ses enfants sont déménagés, dispersés chez des cousins à la campagne, Petit Pierre placé dans un foyer à Orléans. A la rubrique Nom de famille, un employé inscrit : néant. Petit Pierre a cinq ans mais plus de parents.

Le vendredi soir suivant, John n'est pas là pour prendre Yvette à sa descente du train. Elle file à la maison Mathieu. En chemin on s'en prend à elle, cela se passe dans une ruelle près du marché, un groupe de jeunes gens, des insultes d'abord, une jeune femme qu'elle connaît de vue. Les Américains dehors ! Leurs putes et leurs bâtards aussi ! Des gifles. Le chignon de travers, les larmes aux yeux, Yvette s'enfuit et découvre la maison vidée. Où est son enfant ? Dévastée, elle pleure, espérant John qui ne vient pas. Elle l'attend toute la nuit, sans nouvelle, cela ne lui ressemble pas, puis la journée du samedi, le week-end entier. Personne. Le dimanche soir elle ne rentre pas à Paris et cherche Petit Pierre. Sans succès. Madame Mathieu décède dans la nuit du mercredi. Désespérée, Yvette retourne à Paris, pleure dans les bras de René qui n'y comprend rien. Les vendredis qui suivent, elle prend toujours le train de Châteauroux et l'attend encore, son John, en vain. Il a disparu. Dans les rues, il arrive maintenant que l'on conspue ces filles venues de Paris, et John n'est plus là pour la protéger. Les autres musiciens de l'orchestre ne savent rien ou ne veulent rien dire. Pour vivre et retrouver Petit Pierre, il lui faut de l'argent, Yvette fait des choses abaissantes, et parfois s'humilie, acceptent ce que les autres femmes refusent, les hommes ne se rendent pas toujours compte de ce qu'ils font. On lui offre un verre, elle pardonne et sourit. Où est son enfant et qui le lui a pris ? Une nuit, un soldat avec lequel elle vient de coucher finit par lui avouer : John a signé pour une guerre lointaine, au Vietnam.

Bien sûr, René apprend l'existence du bâtard. Le mot nègre écorche ses lèvres et meurtrit son orgueil. Les autres se marrent... Dans ses colères les plus folles, il tue Yvette de ses mains. Impossible pour elle de retourner à Paris. Alors elle disparaît, à Paris comme à Châteauroux, personne ne saura jamais ce qu'elle est devenue.

Après l'orphelinat d'Orléans, Petit Pierre est ballotté de foyers en famille d'accueil. Une existence de boule de flipper, entre gifles et beignes, où les plus forts affirment leur loi et se créent une identité à coups de poings. Pour prouver sa force, il y a Petit Pierre, ce bâtard d'américain avec sa peau marron, souffre-douleur désigné. Rien ne le protège de cette haine venue d'on ne sait où, et qui explique sans doute en partie les années de prison qui ont suivi.

Les deux hommes visionnent le film une seconde fois. C'est un format 16mm noir et blanc, muet et de mauvaise qualité. On y voit une assemblée de soldats, verres en mains, et voilà que surgissent, juchées sur de solides épaules américaines, quatre femmes. Elles

sont absolument nues, curieusement identiques, peaux blanches et cheveux bruns. Au centre de tous les regards, elles sont promenées ainsi, exhibées avec leur accord, mais tout de même. Plus que leur nudité, c'est l'expression de leurs visages qui retient l'attention, on y lit la gêne et l'incertitude. Elles ne doivent pas décevoir, alors elles sourient, tout en se cramponnant. Comme elles, les images vacillent un peu, tremblotent dans un panoramique approximatif. Autour, les soldats rient, certains prennent des photos. Ce n'est que le début de la soirée, et voilà qu'une main vient se placer devant l'objectif, comme si la suite ne devait pas être montrée. Le film s'arrête. Toute une vie pour trouver ces images. Petit Pierre a cinquante ans :

Alors ? Laquelle est ma mère ?

Mais le vieux monsieur, mémoire fragile, secoue la tête, désolé.

Pierre regarde tour à tour chacune des femmes. L'une d'elle est sa mère, il n'en apprendra jamais plus.